

DE BAGDAD À DOUALA

< extraits >

Éditions Clepsydre
1117 Alsebergsteenweg
1650 Beersel (Belgique)

Tél. +32 – (0)2-378.17.66

www.clepsydre.be (en français)

www.sherazade.be (en néerlandais)



Illustration en couverture :
Adduction d'eau à Dibombari (Cameroun) : borne-
fontaine.

© 2004 Francis Dauvin

FRANCIS DAUVIN

DE BAGDAD À DOUALA
Sur les chemins du développement



Avec mes plus vifs remerciements à Emmanuel Mbede pour son importante contribution dans la réalisation de cet ouvrage.

SOMMAIRE

Avant-propos	7
Introduction	9
Bienvenue ailleurs	12
Irak, mars 2003	12
Flash-back	15
La vie dans le désert	16
Le prix de l'eau	17
Boire et danser	19
Les géodes	20
Les Bédouins	21
La guerre	23
Koh-Lanta	24
Unis sous les bombes	25
Sous surveillance	27
L'aventure africaine	29
Canon de Yaoundé	29
Douala	30
Bousculer la France	33
Les brochettes de rats	35
Immeuble rose	36
Factures	38
Escale à Kinshasa	41
Jungle	41
Petits aménagements	44
Sauve-qui-peut	45
Survivre à la crise	49
Douala <i>bis</i>	49

Descente aux enfers	51
S'approcher du Bon Dieu	53
La barbe de mes petits-enfants	55
Réalités camerounaises	58
Le Ngondo	58
Fantasia	61
Funérailles	63
Les mystères de Wum	65
Le défi pharmaceutique	69
La mosquée de Yaoundé	72
Les chantiers du président	78
L'Amicale des Belges	83
Une vie avec les Lions	87
Vol périlleux à Luanda	90
Au pays des hommes intègres	94
Terre de foot	95
Canon et AS Babimbi	96
Six FC	99
Un week-end de basket	102
Marc Vivien Foé	104
La saison des affaires	108
Pierre Désiré Engo	109
Tourbillon judiciaire	112
Le jour le plus long	113
Mirage et chimère équato-guinéens	115
Après la tempête	118
Conclusion	120
Le développement	121
Les Camerounais	122
Demain	125

AVANT-PROPOS

Quinze ans déjà...

Quinze ans déjà que, en ma qualité d'administrateur délégué, je portai sur les fonds baptismaux la Société Industrielle des Produits Pharmaceutiques, inaugurée en grande pompe, le 21 juillet 1989, par le ministre de la Santé.

Mais cinq ans aussi que, directeur général de Six International Ltd, je fus mis en examen pour détournement de deniers publics. Sur base de documents fabriqués de toutes pièces par un ou plusieurs personnages peu scrupuleux, bien décidés à me priver de toute activité au Cameroun.

Je ne suis plus dans ce pays, je le regrette à plus d'un titre.

J'aurais aimé continuer à y mettre en valeur la plus formidable des richesses que compte le pays, à savoir l'HOMME, en majuscules.

C'est dans le respect mutuel des hommes, du plus petit au plus grand, du plus fort au plus faible, dans le respect de leurs traditions, de leurs coutumes, de leurs caractères, et dans le respect de valeurs communes que, tous ensemble, nous avons réalisé de si belles choses.

Rien ni personne ne m'ôtera le plaisir d'avoir pu partager la liesse de populations entières lorsqu'elles

eurent accès à l'eau et à l'électricité ; d'avoir obtenu la reconnaissance du gouvernement camerounais pour avoir mené à bon terme des projets viatiques dans bon nombre de domaines ; d'avoir admiré la foi, la volonté, voire l'abnégation affichée par le personnel dans les moments difficiles ; d'avoir enfin connu la joie de vivre des fêtes de société qui s'apparentaient à des fêtes de famille dont j'étais le papa, mais aussi, malheureusement, la douleur et la tristesse lors de la disparition de l'un des nôtres...

Oui, nous étions tous frères et poursuivions un même but : satisfaire tout le monde du mieux que nous pouvions et apporter notre petite part de bonheur.

INTRODUCTION

J'étais mal. À bord de cet avion qui quittait le sol de Douala, j'étais doublement anxieux. Je comptais les longues heures qui me séparaient de mon arrivée en France et souffrais de chaque seconde qui m'éloignait du Cameroun. Depuis la nuit des temps, les voyages sont de grands moments d'incertitude. On est toujours partagé entre l'angoisse de ce qu'on laisse et l'espérance de ce qu'on va trouver. Parmi la centaine de passagers de ce vol Swissair Douala-Genève, je n'étais sûrement pas le seul à être perturbé. Mais moi, j'avais vraiment le sentiment de jouer mon destin, ma vie, au bout de ce voyage. Survivrais-je à mon mal ? Si oui, dans quel état ? Pourrais-je revenir au Cameroun ? Quand ? Qu'allait devenir l'entreprise ? L'équipe de football ? Tous les amis que je n'avais pas eu le temps de prévenir ? Et toutes ces « affaires », comment allaient-elles se terminer ? Des questions : je n'avais que des questions. Comme si toute ma vie, tout ce que j'avais patiemment construit dans ce pays – relations humaines, projets, chantiers –, tout cela se réduisait désormais à de lourds points d'interrogation.

Au-delà des doutes, il y avait aussi la frustration. L'humiliation, même. Je quittais comme un voleur ce pays qui était devenu mon « chez-moi », dans la nuit,

sans être sûr de mon retour, sans prévenir mes amis. Je portais en outre la marque indélébile des « révélations » de la presse sur ma « fortune », sur mes « détournements » et toutes ces affabulations nées de la tornade des « affaires » qui s'était abattue sur le pays quelques semaines plus tôt. Je m'y étais trouvé embarqué, vedette malgré moi d'un feuilleton comme les aime le Cameroun, où l'on voit tomber les puissants et où le peuple se console de ne pas en être.

J'éprouvais sans doute ce que doivent ressentir les Africains expulsés d'Europe, leur continent d'adoption, vers l'Afrique, leur terre natale. J'avais le sentiment de vivre la même réalité en sens inverse. Bien qu'il s'agît d'un départ volontaire, nécessaire, j'avais le sentiment d'être arraché à un pays où j'avais bâti ma vie, mes repères, mes projets, mes rêves. Le sentiment d'être arraché à ma famille, les hommes et les femmes des entreprises Six et SIPP, avec qui j'avais connu le temps des « pain-sardines » comme celui des fêtes fastueuses. Je me revoyais, roulant à la tombée de la nuit entre Jakiri et Kumbo, dégustant des brochettes de rats ; je revoyais l'inauguration de la grande mosquée de Yaoundé et les félicitations du président Biya ; je revoyais le voyage périlleux à Luanda pour supporter les Lions indomptables, et les heures passées au téléphone à expliquer le Cameroun à mon ami Henry Depireux ; mais je revoyais aussi les heures d'attente au palais de justice, la solitude face à la calomnie, l'urgence de prendre ce vol, en espérant qu'il ne soit pas trop tard.

Enfin, l'accident cérébral qui m'obligeait à rentrer m'inquiétait moins que le bilan de mes quinze années au Cameroun. Et il faut savoir ce que représente cette tranche de vie pour le comprendre.

Mais l'expérience de cet ouvrage, je la dois encore plus à George W. Bush. Sa guerre en Irak a fait remonter à la surface des effluves de souvenirs enfouis dans ma mémoire. Morceaux choisis d'un destin d'entrepreneur, partageant les efforts de développement de pays jusque-là inconnus. Du désert irakien aux plateaux de l'Ouest-Cameroun, en passant par Kinshasa, je suis allé porter un savoir-faire et je me suis enrichi : d'amitiés, de différences, de cultures, de la connaissance des autres et de la découverte de moi-même. Ce livre est l'occasion de prolonger des moments de partage comme il m'en a été offert, à Bagdad comme à Douala.

BIENVENUE AILLEURS

Irak, mars 2003

Les images de la guerre défilent sur les écrans de télévision. Plus que la réalité d'une guerre en direct, c'est d'abord une leçon de géographie offerte à tous ceux qui ne connaissent pas l'Irak, son désert, son climat, ses populations. C'est là que ma carrière dans le bâtiment a commencé.

C'est dans ce pays, aujourd'hui bombardé, traversé par des véhicules militaires, que je me suis définitivement passionné pour l'ailleurs. En mars 1978, c'est sur cette terre irakienne, à Bagdad, que j'ai pour la première fois posé le pied à l'étranger. J'avais vingt-cinq ans, et je travaillais depuis trois jours.

À l'origine, je ne devais passer là que trois mois ; j'y suis resté cinq ans. Cinq années en plein désert irakien. Cinq années au cours desquelles j'ai vu Bagdad, ville des « Mille et une nuits » aux ruelles sombres et désertes, à l'architecture paresseuse, se transformer en une grande cité moderne, remarquable par ses larges avenues.

Cinq années aussi à faire la connaissance des Irakiens. Un peuple à l'image du pays, majoritairement

musulman mais affirmant sa laïcité. Des hommes attachés à leur culture, mais profondément ouverts et cultivés. Un pays qui a beaucoup investi sur la jeunesse, ce qui lui permit à l'époque d'avoir des cadres efficaces et compétents.

Alors forcément, voir ce pays retomber dans la guerre, c'est le choc... Al Kut, Ramadi, Ba'qubah, Samarra, autant de localités, de villes que je retrouve vingt-cinq ans plus tard, « grâce » au conflit, et qui chaque fois présentent un visage défiguré. Immeubles soufflés, ponts éventrés : dur de voir ça.

À la télévision pourtant, les choses ont l'air simples. Comme un jeu. Et pourtant ! Je me souviens de la guerre contre l'Iran. Nous travaillions à la construction d'une centrale électrique à Baiji, à 300 km au nord de Bagdad. Et puis un soir, en remontant la route, après être allé chercher du ravitaillement à Bagdad, je croise une colonne de chars irakiens, sur près de 150 km. C'est là que j'ai compris que la guerre était imminente.

La base où nous étions a été bombardée neuf fois. Sans réel dégât, heureusement. Mais avec le bruit effroyable des bombes qui sifflent et s'abattent. Varcarme de terreur et d'effroi. Moments d'angoisse et de doute qui longtemps encore vous hantent. Où vous vous rendez compte que la guerre, ce n'est jamais comme à la télévision. Parmi les étrangers, personne pourtant n'a quitté le chantier. Adoptés par la population, nous avons continué le travail. C'est sans doute là que j'ai acquis la capacité de travailler dans des

conditions extrêmes. Une expérience qui m'aiderait beaucoup des années plus tard, en Afrique. Et cela, je le dois à l'Irak.

En débarquant en Irak en 1978, je faisais un réel saut dans l'inconnu, ce que j'avais toujours voulu. Fils d'ouvrier, né dans les Ardennes belges, je savais ce qu'étaient les valeurs essentielles de la vie : le culte de l'effort, du travail, du respect de l'autre. Après une scolarité sans histoire suivie d'une licence en Sciences économiques, parce que j'étais fasciné par la vie d'entreprise, je fus recruté par Besix, société belge de bâtiment et de travaux publics. J'entrai là comme je serais allé ailleurs. Un coup du destin. Besix m'offrait ce que j'avais toujours voulu : partir à l'étranger. Je n'avais pas d'attrance particulière. J'avais soif de connaître d'autres lieux, d'autres cultures, un autre environnement. L'Australie, les pays arabes, l'Afrique : peu m'importait.

Besix m'engage pour un poste au Soudan. Au préalable, je devrai passer trois mois à Bruxelles pour m'imprégner de l'organisation de l'entreprise. Mais deux jours après mon recrutement, me voilà expédié à Bagdad ; j'y remplacerai le responsable administratif et financier en poste dans l'un des chantiers, somme de quitter les lieux sans délai.

Flash-back

Bagdad. Quelques jours plus tôt, ce nom n'évoquait rien de particulier dans mon esprit. Ce n'était pas encore la capitale surmédiatisée depuis la guerre Iran-Irak et les deux guerres du Golfe. Ce n'était surtout pas la ville occupée par l'Amérique, qui s'invite tous les soirs au journal télévisé. C'était la capitale tranquille d'un pays perdu dans le désert, œuvrant à reconstruire sa gloire d'antan.

En ce mois de mars 1978, je débarque dans un petit aéroport. Aucun luxe, pas de belles vitrines, la juste sobriété de ce qui serait, dans l'Europe des années 50, un aéroport désuet. L'endroit est austère, presque rebutant. Mais déjà se dégage le parfum de l'autorité. Sans brutalité, les contrôles de sortie sont néanmoins menés avec beaucoup de rigueur. Et me voilà en route dans les rues de Bagdad. La ville des Mille et une nuits. Laquelle nuit est pour l'instant grise, sombre. Pas d'éclairage public mais, aux abords des immeubles et habitations, des hommes souriants qui bavardent tranquillement entre deux tasses de thé, en écoutant la radio. Il n'y a pas de télévision.

Bagdad n'est qu'une escale, le temps d'une nuit. À 5 h du matin, me voilà en route pour le désert irakien. Là où doit commencer ma nouvelle vie professionnelle, 600 km plus loin. Après 90 km, nous traversons Falloudjah, désormais célèbre pour ses attaques

antiaméricaines. Mais il ne s'agit alors que d'une bourgade anonyme. 300 km encore, une pompe à essence. Un peu plus loin, c'est Rutba, le poste frontière vers la Jordanie et l'Arabie Saoudite. Puis, à nouveau, le désert. Imperturbable. Les seuls points de repère sont des fûts d'huile vides. Cette route, unique voie perdue dans le désert ouest-irakien, s'appelle d'ailleurs la « piste des tonneaux ».

Après douze heures de route, nous arrivons enfin à destination. Nous sommes à la mine d'Akashat.

La région est riche en phosphate, et le pouvoir a décidé de construire une usine d'exploitation. Notre entreprise est chargée de construire l'infrastructure de la mine : bureaux, laboratoires, routes, équipements d'exploitation.

La vie dans le désert

Pour qui a comme moi vécu en Europe, tout un ensemble de commodités paraissent si naturelles qu'on en oublie d'abord qu'il a fallu des siècles d'innovations technologiques pour en arriver là. Ensuite et surtout, on oublie que, de l'autre côté de la planète, l'eau courante, l'électricité ou le téléphone sont encore de véritables luxes. Et là, dans ce désert irakien, la réalité s'impose à moi, surtout parce qu'elle influence totalement nos conditions de vie et de travail.

Pour faire bien les choses, on nous a installés non loin du chantier. Les habitations sont regroupées en

deux camps : l'un accueille les cadres, l'autre, les ouvriers. Nous sommes une bonne centaine de cadres, belges pour la plupart et irakiens rattachés au ministère des Mines. Parmi les ouvriers, on compte une majorité de Maghrébins, mais aussi des Indiens, Thaïlandais, Sri-Lankais ; les Irakiens sont très peu nombreux.

Le camp des cadres comprend 150 logements bien conçus : chambres de 15 m², piscine, terrain de tennis, cantine, bar, cuisine. Mais pour qu'il y ait de la vie et qu'on puisse travailler, il faut de l'eau et de la lumière. Et nous sommes en plein désert. Trois camions-citernes sont donc en permanence chargés de l'approvisionnement en eau. Elle provient de trois puits, situés à 25 km, il faut aller la puiser à 200 m dans le sol. Elle sert aux besoins domestiques des cadres et des ouvriers, elle sert à la cuisine, mais elle sert aussi à faire du béton et arroser les pistes.

Le prix de l'eau

L'usage de l'eau n'est cependant pas régulier tout au long de l'année. Ainsi, pendant les trois mois de fortes chaleurs, de juin à août, de sérieuses restrictions sont apportées à l'utilisation de l'eau. La piscine, par exemple, est fermée et grillagée pendant cette période ; pourtant, compte tenu des chaleurs qui atteignent 50 °C en juillet, c'est le moment où elle nous ferait le plus grand bien.

Quant à l'électricité, trois puissants générateurs au diesel alimentent le camp. Ils font un énorme vacarme mais, avec l'accoutumance, nous finissons par ne plus les entendre – tant et si bien que des années plus tard, lorsque je suis revenu en Europe, j'ai eu du mal à trouver le sommeil, tant la nuit me paraissait calme. Je me sentais dépaysé, privé du ronronnement régulier des générateurs électriques.

J'ai eu la chance d'arriver en Irak à la fin du mois de mars : le climat est alors assez tempéré. J'ai pu m'habituer sans trop de peine au rythme de la vie et à l'horaire quotidien : se lever à 6 h, prendre son petit déjeuner, arriver au bureau à 7 h, faire une pause à midi, reprendre de 13 h à 18 h, puis douche, apéritif, dîner, et enfin discussion avec les copains. Journée ordinaire, très souvent autour d'une bière. En apparence tout au moins.

Cette existence est parfaitement monotone. Nous vivons en marge de la vie irakienne, comme dans un îlot en plein désert. Notre communauté compte 1 500 personnes ; en ce qui me concerne, je suis chargé principalement de la gestion logistique des camps, de la comptabilité, de l'approvisionnement et de la gestion des magasins

Si s'occuper de l'approvisionnement en matériel est un travail somme toute logique et simple, l'expérience de loin la plus inattendue sera d'assurer l'alimentation d'une équipe hétéroclite de 1 500 personnes, avec des goûts et interdits divers, à 600 km de Bagdad.

Boire et danser

Cette responsabilité sera d'abord une expérience à la découverte des différences, et donc des autres. Il faut apprendre à savoir ce qu'ils aiment et ce qu'ils ne mangent pas, et comprendre sans juger. Ainsi en est-il des Arabes qui ne mangent pas de porc, des Sri-Lankais à la cuisine très pimentée, des Indiens pour qui le bœuf, sacré, est interdit de consommation et dont bon nombre sont végétariens. Tout cela, dans le désert, est pour le moins compliqué.

Mais comme toujours, il y a ce qui unit les hommes. La bière, dans ce désert, était de loin le produit le plus attendu. Elle venait de Belgique par conteneurs. Le jeudi soir, veille du jour de repos, les hommes ne s'en privaient guère, lors du bal hebdomadaire qui réunissait la bonne centaine de cadres du chantier. Après une semaine de travail difficile, loin de nos pays, de nos familles, c'était un moment d'allégresse et de bonheur simple. Nous dansions du coucher du soleil à l'aurore avec pour seules partenaires les dix malheureuses femmes présentes dans le camp ; elles donnaient à notre détente cet indispensable parfum de féminité, nécessaire au bonheur.

Les géodes

À 400 km de la ville la plus proche, sans télévision, sans magnétoscope, sans journaux, le vendredi, jour de congé, nous amenait soit à l'apéro avec les copains, soit à la découverte du désert. Le désert et ses richesses. Quand on vient d'ailleurs, et tout particulièrement d'Europe, il faut prendre le temps de faire sa connaissance.

Au début, on ne voit qu'une fascinante étendue de sable rocheux. Sans fin. Avec la chaleur et le vent, on n'y distingue presque rien. En l'absence de repères, on hésite à s'y aventurer. Mais avec le temps, plus les jours passent, plus l'environnement apparaît sous un jour différent. Dans le désert, il n'y a pas que des pierres. Il y a d'abord la vie.

Une vie difficile à voir avec un regard de citadin, habitué aux routes, aux immeubles, aux lumières. Ici, la vie s'offre différemment. On apprend à la découvrir sous les roches, on fait la connaissance de tous les insectes, des lézards, des petites vipères, des oiseaux majestueux. Jour après jour, j'apprends à connaître cette faune riche et diverse, cette vie sous la chaleur, sous les pierres, loin de l'eau.

Parmi ces pierres, les géodes. Dans le désert irakien, c'est notre grand trésor. Creuses, tapissées de quartz brillant, elles constituent une belle attraction et s'offrent à l'étranger comme un fruit rare et précieux.

La beauté des géodes rappelle qu'il faut toujours aller au-delà des apparences et que partout où règne la vie, règne la beauté.

Les Bédouins

Mais le désert, ce sont aussi et surtout les Bédouins. Ces Arabes nomades vont m'initier à la vie dans le désert, à ses coutumes, bref, à la richesse de leur culture.

Je fais leur connaissance sur le chantier. Ils sont quelques-uns à posséder de petits camions-bennes qu'ils nous louent pour la livraison de sable et d'agrégats. À la fin de la semaine, ils viennent se faire payer ; c'est ainsi que nous allons sympathiser et qu'ils vont m'inviter chez eux.

Très accueillants, ils vivent en petite communauté dans des tentes de toiles épaisses au sol recouvert de tapis d'Orient. C'est là qu'ils résident avec femmes et enfants. Ils font peu cas de leur nationalité. Sont-ils jordaniens, irakiens ou saoudiens ? De toute façon, cela ne semble guère important pour eux. Ils sont une cinquantaine à vivre au milieu de leurs troupeaux de moutons et de chameaux. Ils ne nous donnent pas l'impression de travailler vraiment, mais ils ont pourtant un sens aigu des affaires. Dans leur existence simple et rudimentaire, ils dégagent surtout une impressionnante sensation de sérénité. Comme si ni les

vicissitudes de la vie ni les contraintes climatiques n'avaient d'emprise sur eux.

L'amitié est d'abord un moment de découverte de l'autre, de partage. Très accueillants, les Bédouins nous invitaient au méchoui ; pour y être accepté en qualité de véritable ami, il convient de manger un œil de brebis cru. Malgré mes appréhensions, je n'ai pas osé me dérober. Aussi ai-je avalé l'œil tout rond, sans le mâcher. J'en ai éprouvé beaucoup de fierté, tant de l'avoir fait que d'être accepté par mes amis. Ensuite, venant d'une culture où le sens des rituels s'effrite chaque jour, je découvris une certaine satisfaction au contact de cette culture et de ses pratiques.

La connaissance des Bédouins a agrémenté mes week-ends et mes jours de congé. Tous les quinze jours, je leur rendais visite, seul ou avec des amis, après une longue promenade. Pour me détendre et déguster le méchoui.

Et comme aller à la rencontre de l'autre, c'est aussi découvrir son humour, j'ai pu, à mon corps défendant, découvrir que les Bédouins n'en manquaient pas. Ainsi, lors de chaque visite, ils offrent un thé après le repas. Si vous le buvez, ils vous en offrent un deuxième. Si vous refusez, cela veut dire que vous n'avez pas aimé. Si vous acceptez, ils vous en offrent un troisième. Mais si vous l'acceptez encore, ils en concluent que vous êtes gourmand...

La guerre

Au total, je resterai deux ans et demi dans le chantier de la mine d'Akashat, au lieu des trois mois initialement prévus. Passé les premières semaines, j'en avais épousé l'environnement, l'ambiance et le rythme de travail. Tous les douze mois, j'étais content de partir en vacances, et néanmoins triste de quitter le chantier. C'était comme si j'y laissais une part de moi.

Jamais je n'ai eu envie de rentrer définitivement en Europe. Cette première expérience – et celles qui suivront en Afrique – vont me révéler que, finalement, je suis peu attaché au Vieux Continent. Après vingt-cinq ans vécus à l'étranger, dans les endroits les plus reculés, j'ai fini par acquérir des réflexes qui ne sont pas ceux des Européens. Il faut par exemple savoir se débrouiller tout seul, apprendre à ne compter que sur soi.

Avant que je ne l'expérimente en Afrique, cette dure réalité va s'imposer à moi dans le second chantier en Irak. À Baiji, petite ville située à 40 km de Tikrit, la ville natale de Saddam Hussein. Nous sommes chargés d'y construire des logements pour le personnel de la centrale électrique locale en construction.

C'est là, je l'ai dit, que je ferai pour la première fois l'expérience de la guerre. Là qu'un jour, en re-

montant la route en voiture vers le chantier, je croise la colonne de chars longue d'au moins 150 km.

Koh-Lanta

Alors que nous venons d'arriver à Baiji, cette guerre va avoir des conséquences directes sur nos conditions de travail et de vie. Avec la guerre, toutes les commandes passées en Europe se trouvent gelées, le port et l'aéroport étant fermés. Plus question, par conséquent, de s'installer décemment. C'est ainsi que, à quatre expatriés, nous allons nous retrouver condamnés à vivre et travailler dans trois conteneurs d'occasion.

Pour le téléspectateur d'aujourd'hui, ce sont des conditions dignes de Koh-Lanta : le premier conteneur nous sert à moitié de bureau et à moitié de cantine ; le deuxième sert de cuisine et le troisième enfin, de logement. Ce dernier, faut-il le rappeler, est une caisse métallique, de six mètres de long pour deux mètres de large ; elle comprend une salle d'eau et deux chambres de 15 m³ chacune, équipées de deux lits superposés.

Le Tigre, le fleuve qui traverse l'Irak du nord au sud, se trouve à 6 km de là. Chaque jour, au début du chantier, nous allons y puiser une citerne d'eau pour les toilettes des cinquante ouvriers et quatre cadres expatriés. Chacun a droit à dix litres d'eau très boueuse par jour, pour ses besoins. La même eau sert

également pour la cuisine. Avec l'extrême chaleur, le sable du désert, ce sont des conditions d'hygiène intenable. J'attendais avec grande impatience le jeudi soir, veille du repos. Ce jour-là, oubliant la guerre, ignorant les alertes, mes trois collègues belges et moi roulions jusqu'à Bagdad – 250 km en voiture, sans phare pour ne pas nous faire repérer – juste pour... prendre une douche. Les bureaux de l'entreprise nous semblaient alors un paradis. Et jamais depuis, ni sans doute avant cela, je n'ai autant considéré comme un luxe le simple fait de prendre une douche, avec de l'eau et du savon. C'en est pourtant un. Sous d'autres cieux.

Unis sous les bombes

La guerre change tout. Elle modifie les rapports sociaux et les activités. Mais au chantier de Baiji, nous nous sommes débrouillés pour qu'elle ne change rien, ou si peu. Tant bien que mal, malgré les difficultés d'approvisionnement du matériel, nous avons continué de travailler. Neuf fois, notre camp a essuyé des bombardements. Pourtant, jamais nous n'avons envisagé de partir.

La plupart des Occidentaux qui travaillaient sur les chantiers voisins l'ont pourtant décidé. Ce fut par exemple le cas des sociétés italiennes œuvrant dans ce chantier hydroélectrique. Nous, quatre Européens et une cinquantaine d'Asiatiques, nous sommes res-

tés. Cela a renforcé énormément nos liens avec la population locale. Que nous soyons restés dans le pays malgré la guerre a conforté la population dans l'idée que nous n'étions pas des mercenaires, tout juste attachés à gagner de l'argent, mais des gens réellement attachés à leur pays et décidés à respecter coûte que coûte nos engagements à le construire. Pour nous témoigner leur sympathie, les habitants vont nous assister dans le travail, notamment en nous concédant des crédits pour l'achat de matériaux nécessaires à la réalisation du projet – ciment, carburant, sable et pierres –, mais aussi pour nous procurer la nourriture nécessaire.

Lorsqu'à la fin du projet, en avril 1983, je serai amené à quitter définitivement l'Irak, le maire de la ville et les habitants de Baiji organiseront une réception pour me dire au revoir et merci. Ce jour-là, le maire Abou Jassim et moi serons aussi émus l'un que l'autre, preuve d'un grand attachement à cette terre dont je ne connaissais rien cinq ans plus tôt, et surtout d'une grande amitié pour ces hommes auprès desquels j'aurai tant et tant appris.